



Capri, 2008

ADAGP, Courtesy galerie Serge le Borgne, Paris

La vie des autres

Toujours mine de rien, VALÉRIE MRÉJEN crée une œuvre qui, par ses petites additions d'anecdotique, finit par éclairer le monde.

Chez Valérie Mréjen, écrivaine, plasticienne et vidéaste, la question du générique est toujours centrale. Et si dans ses romans, *Mon grand-père*, *L'Agrume* et *Eau sauvage*, ce sont quelques-uns des personnages majeurs de sa cosmogonie personnelle (père, grand-père ou amant) qui occupent le devant de la scène, ils ne sont jamais que des prétextes à évaluer la portée universelle des liens filiaux ou amoureux qui traversent toute relation humaine. Même chose lorsqu'elle convoque de manière quasi obsessionnelle le thème de l'enfance, qui devient chez elle enfance générique, atemporelle et sans repère spatial.

Au Jeu de Paume, qui lui consacre sa première vraie rétrospective en France, c'est surtout son travail de

vidéaste qui est mis en avant avec ce même souci (et une rare cohérence entre une vingtaine de pièces, du milieu des années 90 jusqu'à aujourd'hui) de parler, au travers de ses expériences personnelles, encore et toujours, de l'autre. Ou plutôt des autres.

En déambulant dans un labyrinthe sombre composé de boîtes noires, le spectateur est comme happé par un flot de paroles familières déversées simplement dans des mises en scène neutres, dépourvues de décors et de repères socioculturels. Malentendus, quiproquos et lapsus (en fait toujours maîtrisés en amont par l'artiste) constituent le langage en creux cher à Valérie Mréjen. Parmi les pièces inédites produites pour l'exposition, impossible de passer à côté du magistral *Capri*, scène mémorable de rupture, rare condensé de tous les stéréotypes qui caractérisent les scènes de ménage. Composé de répliques tirées de films et de téléfilms, le dialogue est un pot-pourri de clichés plus ou moins pathétiques portés par un

➤ **Déambulant dans un labyrinthe de boîtes noires, le spectateur est happé par un flot de paroles familières.**

multiple visages d'un couple à la dérive.

Dans une pièce plus ancienne, *Le Projet* (1999), qui réunit trois filles sans ancrage socioprofessionnel, c'est encore la mécanique du brainstorming de comptoir qu'elle décortique mine de rien, sans que jamais le spectateur n'ait accès à l'objet même de la réunion. Avec *Voilà c'est tout*, réalisé en 2008, Valérie Mréjen aborde un autre standard, celui du portrait filmé. Pendant trois jours, la vidéaste a filmé une trentaine d'ados confrontés à une série de questions ouvertes : "De quoi avez-vous peur ? Avez-vous un modèle ? Votre meilleur souvenir ?", etc. Au

montage, elle n'a gardé que quelques personnalités, au travers desquelles elle trace en filigrane le portrait quasi sociologique d'une jeunesse contemporaine. "Il ne suffit pas d'isoler un ready-made

sociologique et de le diffuser au musée sur un moniteur en boucle, analyse le cinéaste Vincent Dieutre au sujet de l'œuvre de Valérie Mréjen. Pour que les petites unités finissent par éclairer le monde, la garantie documentaire ne sert à rien, il faut à Valérie en contrôler et la provenance (c'est arrivé près de chez elle) et la fabrication (ça se sent que c'est elle). C'est ça ou rien."

De l'intime dépossédé de son sale petit moi (pour paraphraser la formule de Gilles Deleuze qui parlait d'une "littérature du sale petit secret") jusqu'à la mécanique universelle des relations humaines, en passant par le portrait neutralisé de différentes catégories sociales, Valérie Mréjen trace depuis ses débuts une ligne inédite aux frontières du documentaire.

Claire Moulène

La Place de la concorde Jusqu'au 15 juin au musée du Jeu de Paume, 1, place de la Concorde, Paris VIII^e, tél. 01.47.03.12.50

/// www.jeudepaume.org